

1943

Gertrud TAFFANI-FRANKFURT

L'ingénuité et la lucidité d'une enfant de 8 ans

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 56 (juin 1984), p. 13 et 14, n° 118 (mars 2010), p. 15 à 19. Les intertitres sont de la rédaction.

Le regard étonnamment lucide d'une gamine, Gertrud Frankfurt, sur les événements survenus à Gurs en février 1943: l'exigüité, la saleté, la solitude, les corps meurtris, l'angoisse, les déportations...

J'avais huit ans

« J'avais une drôle d'allure au camp de Gurs. Surtout à cause de mes cheveux tondu par les ciseaux maladroits de mon père. Quelques jours auparavant, mon père, lui-même détenu dans le camp, mais interné dans l'îlot des hommes, ce qui me condamnait à de pénibles heures de solitude, avait tailladé mon abondante tignasse noire, pour mieux venir à bout des poux qui y grouillaient. Et pendant de longues minutes, assise sur un tabouret, le dos voûté, il m'avait fallu subir le supplice de ses lourdes mains paternelles écrasant une à une, consciencieusement, les lentes sur mon petit crâne dégarni.

Ensuite, ce qui n'arrangeait rien, mon visage s'ornait en permanence de croûtes jaunâtres. Mes doigts, eux, étaient couverts d'engelures. Cela grattait et piquait de partout. Cela s'écorchait aussi, et cela saignait souvent, pour un oui ou pour un non.

Comble de malchance, la veille, dans mon désir de me réchauffer, éternellement transie et grelottante dans mes misérables vêtements, je m'étais trop approchée de l'unique poêle qui chauffait la baraque, si immense, si interminable à mes yeux, et j'avais posé par inadvertance mon coude nu sur la plaque brûlante. L'affreuse douleur m'avait arrachée un cri. Aussitôt, quelques femmes s'étaient précipitées vers moi.

- "*Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu t'es fait ?*"

Mais je n'avais rien répondu. Je n'avais donné aucune explication, car j'étais une enfant assez vaillante, à ma manière. De plus, depuis que ma mère et ma petite sœur avaient disparu, quelques mois auparavant, pour des raisons aussi mystérieuses que terribles, je supportais mal de voir le regard attentif des autres mères posé sur moi. Car toutes, elles avaient la chance, dans ce camp, d'avoir leurs enfants auprès d'elles. Mais moi, à part mon père, je ne possédais pas la moindre famille. Ce qui me condamnait à la solitude.

Il me fallait déployer beaucoup de courage et de volonté pour arriver à faire face. Peu à peu, je m'endurcissais, mais en apparence seulement. Car, à l'intérieur, mon cœur, pareil à un cheval qu'on oblige à fournir une trop longue traite, mon cœur s'épuisait, jour après jour, à surmonter son malheur.

Coliques

Un matin, le long d'une allée sinistre, entre les barbelés qui délimitaient des sortes de terrains vagues tout pelés, je me hâtai vers les latrines. D'abominables coliques me torturaient les entrailles et je me répétais : "*pourvu que j'arrive à temps !*"

A peine installée a- dessus de la fosse, je sentis un jet, piquant comme de l'acide, s'échapper avec violence de mon corps. L'horreur de me voir ainsi, accroupie, haletante, tandis que le liquide chaud et nauséabond, peu à peu, coulait le long de mes jambes nues et glacées par le froid, s'empara de moi. Des larmes, de révolte et de souffrance mêlées, me vinrent aux yeux. "*Et si Emilie me voyait ainsi ?*", pensais-je.

Parmi tous les enfants que j'avais l'occasion d'approcher à Gurs, Emilie occupait une place à part. C'était une sorte d'étoile qui brillait dans le ciel noir. Elle avait une année de plus que moi, de longues tresses blondes, et logeait avec sa mère et ses deux sœurs, dans la même baraque que moi. Le soir, quand j'étais couchée, Emilie venait s'asseoir au bord du châlit de bois et, en silence, elle me tenait la main. Alors, la vie me semblait moins cruelle et le monde s'humanisait un peu.

Péniblement, je me redressais, en prenant soin de ne pas glisser. A présent, le plus difficile restait à faire, s'essuyer. Il y a longtemps que mon trousseau de détenue politique ne comportait ni bas, ni linge de corps, ni culotte. En fait, à part les vêtements que je portais sur le dos, je ne possédais rien. Et jamais, dans ces maudites latrines, je n'avais vu trainer la moindre feuille de papier. Comment faisaient donc les autres ?

Comme souvent depuis quelques temps, dans les situations les plus délicates, je me retrouvais seule. Terriblement seule. Force était de se débrouiller. Je me débrouillais. Je portais, entortillée autour du cou, une méchante écharpe de laine, très rêche, mais qui avait quand même le mérite, en ce mois de février, de me protéger un peu du froid. Courageusement, je la sacrifiais. A la guerre comme à la guerre ! Puis j'abandonnais l'affreuse guenille dans la mare d'excréments qui souillait le plancher des latrines. Pas mécontente du tout, je refis, dans la bise coupante, le trajet en sens inverse. Mes douleurs d'entrailles s'étaient calmées et j'avais trouvé une façon ingénieuse de m'essuyer !

Mais je dus vite déchanter. A peine de retour dans la baraque, un cercle de femmes indignées m'entoura. Elles criaient, protestaient et se plaignaient de l'odeur pestilentielle que je dégageais. Puis, elles se mirent à me menacer de représailles si je n'y mettais pas bon ordre. D'autorité, on me glissa dans la main un chiffon humide et, devant ces étrangères qui ne me quittaient pas des yeux, je dus me nettoyer dans tous les coins et recoins. Et tout le monde put constater, chose choquante, que je ne portais pas de culotte !

Lendemain de déportation

L'après-midi du même jour, encore humiliée par l'incident de la matinée, je me rendis dans l'îlot des hommes, pour ma visite quotidienne à mon père. Je trouvai le plus grand désordre dans la baraque. Sur le lit voisin de celui de mon père, la couverture avait été arrachée et la paille éventrée. Je cherchai en vain des yeux le vieil homme qui d'ordinaire, occupait la place. "Quelqu'un de très instruit", m'avait confié mon père, à plusieurs reprises. Oui, un vieux juif très instruit, toujours plongé dans ses lectures. A présent, la paille de son lit était éventrée et ses livres, que personne ne s'était donné la peine de ramasser, gisaient pêle-mêle, sur le sol. Certains étaient ouverts et leurs pages, déchirées et maculées de traces boueuses de semelles, faisaient penser à une lutte qui s'était déroulée ici.

D'un simple coup d'œil, je remarquai tout cela et, dans mon esprit d'enfant précocement mûri, je compris sur le champ ce qui s'était passé. Mon père baissa la tête et dit,

d'une voix affreusement triste ; *"ils sont venus cette nuit. Il était sur leur liste. Alors, ils l'ont amené avec les autres, dans un îlot à part. Dieu seul sait ce qui va advenir de lui..."*

Alors, moi aussi, à l'exemple de mon père, je baissai ma tête aux cheveux tondus, comme si elle s'inclinait devant un cercueil. Ainsi, je ne m'étais pas trompée. Ils étaient venus !

Mission accomplie

"Voilà ce qui a été décidé", reprit mon père. "On va te confier quelques lettres. Tu t'arrangeras pour aller là-bas et tu les passeras entre les barbelés. Tes mains sont plus petites que celles d'un adulte. En outre, on te remarquera moins. Tu verras, tu sauras très bien t'acquitter de cette besogne, car tu es une enfant pleine de ressources pour ton âge."

Et comme mon père me regardait en souriant, je lui souris en retour. Ah, il n'était plus question de poux, de croûtes, de coude brûlé, ni de coliques. Enfin, on me rendait un peu justice ! Je sentis au creux de ma poitrine, mon pauvre cœur se gonfler de fierté !

Quelques minutes plus tard, abritant les lettres sur mon ventre, sous mon manteau pouilleux, je pris la direction de l'îlot où on parquait les juifs, avant de les embarquer nuitamment. Chemin faisant, comme je sautillais de joie, toute heureuse à l'idée de me rendre utile, j'aperçus un navet cru qui traînait par terre, dans la boue. L'ayant ramassé en hâte, comme un trésor, je mordis aussitôt dedans à pleines dents. Bien que véreux, il était frais, croquant, avec un arrière goût d'amande. Et jamais nourriture ne me parut avoir un goût plus délicieux !

Arrivée à l'endroit que mon père m'avait indiqué, je m'arrêtai derrière les barbelés. J'avais pris le paquet de lettres dans ma main et ne me donnai même plus la peine de le dissimuler. C'était comme si une force mystérieuse et invisible me protégeait. Et tout à coup, il me semble, l'espace d'un éclair, que toujours cette même force s'arrangerait pour m'indiquer la sortie de l'enfer. Je vis, de loin, un vieil homme à barbe grise, qui s'approchait de moi, sans se hâter, comme ne flânant. Quand il fut arrivé en face de moi, nous nous regardâmes longuement, les yeux dans les yeux, de part et d'autre de la clôture qui nous séparait. Puis, les petits doigts crevassés d'engelures se glissèrent, comme par miracle, entre les dures épines du métal. Les lettres changèrent de main. Et le vieil homme, promis à l'abattoir, me murmura : *"Dieu te bénisse, ma fille. Tu te conduis comme une vraie résistante."*

Alors, la sans culotte redressa encore plus fièrement la tête. Ah, si mon père et Emilie avaient pu voir cette scène ! Et aussi, les femmes, dans la baraque, celles qui m'avaient obligé, le matin même, à m'essuyer le postérieur devant tout le monde !

Ma mission accomplie, je retournai rejoindre mon père. Comme il m'interrogeait, plein de curiosité, mais quand même un peu anxieux, je me contentai de lui dire que l'opération s'était correctement déroulée. Le malheur m'avait rendue sauvage, taciturne.

En outre, j'avais découvert que lorsqu'on accomplit une action un peu héroïque, on se garde bien de s'en glorifier. »

Gertrude Frankfurt-Taffani

Je vous envoie en retour la reproduction d'une ancienne photo de moi, à l'âge de huit ans, et debout devant la porte d'une baraque, au camp de Gurs, durant le terrible hiver 1943. Cette photo avait été prise par mon père : Henri FRANKFURT, lui-même détenu dans ce camp. Elle était destinée à être jointe à un dossier dans le but de préparer mon immigration en Suisse.

Mais, alors que la Police fédérale des étrangers à Berne avait consenti à m'accorder, le 18 novembre 1942, l'autorisation d'entrée en Suisse, puis avait ensuite prolongé cette autorisation jusqu'au 8 avril 1943, les joyeux collabos, par deux fois, ont refusé le visa d'émigrer et se sont arrangés pour garder prisonnière une enfant de huit ans dans des conditions abjectes. (...) "

